

pecte et antipathique ne promet à mon pays que deux résultats funestes qu'il vous était donné seuls d'accomplir à la fois : la dégradation du pouvoir et la déception certaine de la liberté. (*Marques nombreuses d'adhésion.*)

XI

DISCOURS PRONONCÉ

AU BANQUET MUNICIPAL

DE MACON

18 mars 1839.

Réélu député par les électeurs de Mâcon, M. de Lamartine prononça le discours suivant au banquet municipal qui lui fut offert par cette ville. Après une session agitée par les dissensions des partis, l'orateur, se retremant pour de nouvelles luttes dans les suffrages et les sympathies de ses concitoyens, leur expliqua le caractère et l'inspiration de sa politique.

MONSIEUR LE MAIRE, MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

L'émotion me commanderait le silence ; la reconnaissance me force à parler.

M. le Maire a bien interprété nos sentiments à tous, en écartant complètement, dans les paroles qu'il vient de prononcer, la pensée politique de l'objet de cette réunion. Je ne l'écarterai pas moins scrupuleusement moi-même dans les paroles que je demande à lui répondre ; et, permettez-moi de vous le dire tout de suite avec une orgueilleuse sa-

tisfaction, je serais bien moins fier, bien moins heureux de cette manifestation toute cordiale, si je la devais exclusivement à des sympathies politiques. Dans des temps d'agitation comme ceux-ci, les opinions se passionnent et exaltent un moment l'idole qu'elles se sont forgée, pour la négliger ou pour la dégrader ensuite. Dans celui qu'elles entourent de leur orageuse faveur, ce n'est pas l'homme, c'est sa couleur, c'est son parti, c'est elles-mêmes qu'elles caressent. Mais les sentiments tout personnels, comme ceux que vous voulez bien m'exprimer, tiennent à l'homme même, ils survivent à ces manifestations passagères comme ils les ont précédées, et quand les opinions sont éteintes, quand les partis sont froids, l'homme reste encore, reste tout entier avec ses affections pour titre et ses concitoyens pour amis. (*Applaudissements.*)

Je n'ai pas besoin de modestie, Messieurs, pour éloigner de moi l'orgueil que les paroles de M. le Maire et vos applaudissements seraient faits pour m'inspirer. Mon cœur est trop plein de ma reconnaissance pour laisser place à de si misérables enivrements. Je ne mérite ni ces éloges ni ces remerciements. Je sais à quel sentiment je les dois. Les hommes ont toujours besoin de grandir ce qu'ils veulent honorer. Mais je ne me laisserai pas grandir même par votre bienveillance. Je sais qui je suis, je sais le peu que j'ai fait, et je me trouverai toujours assez grand si je reste au niveau de votre estime et de votre amitié. (*Applaudissements.*)

Eh ! Messieurs, dans les modestes succès qui ont décoré jusqu'ici mon existence, de quoi donc aurais-je à me glorifier ? Qu'ai-je fait ? qu'ai-je obtenu que je ne doive rapporter tout entier à mon pays natal ? Vous parlez de sentiments héréditaires, de bienveillance innée, d'assistance au pays dans ses calamités locales, d'amour du peuple, de soulagement dans ses misères ! Si j'étais assez heureusement doué pour porter en moi un peu de ces vertus naturelles du pays, n'est-ce pas chez vous, n'est-ce pas dans l'esprit de famille que je les aurais puisées ? n'est-ce pas dans le cœur,

dans les préceptes, dans les exemples d'une femme que moi seul je ne puis pas louer ici parce qu'elle fut ma mère, mais dont le nom couvre encore ses enfants d'une pieuse popularité parmi vous ? (*On applaudit.*) C'est elle qui m'a dit souvent ces belles et simples paroles : « Ne cherchez pas à être grand, mais à être bon ! ne cherchez pas à être célèbre, mais à être utile ! La plus grande gloire qui rayonne à mille lieues de nous ne vaut pas le sourire de contentement et d'amitié sur le visage d'un de nos voisins ! » (*Vifs applaudissements.*)

Ces dons naturels, ces médiocres talents de l'esprit auxquels vous voulez bien attacher trop d'importance m'appartiennent-ils davantage ? valent-ils la peine d'être aperçus ? Qu'est-ce que c'est au fond ? Quelques réminiscences poétiques des douces impressions de mon enfance passée parmi vous ; quelques images plus ou moins heureuses empruntées à la gracieuse nature dont nous sommes environnés. Vous le savez, l'imagination des poètes n'est qu'un miroir animé, qui fixe à jamais ce qu'il a réfléchi, et qui rend immortelles les impressions des choses et des lieux au milieu desquels il est né. La moitié du génie d'un écrivain appartient aux sites qui ont entouré son berceau. S'il y a quelque poésie dans mes vers, Messieurs, regardez notre ciel, nos Alpes à l'horizon, nos collines amoncelées comme des vagues, notre fleuve abondant et calme, serpentant entre nos prairies et nos villes. Toute cette poésie, je l'ai prise là ; je devais la rapporter à mon pays ! Mais c'est un trop faible hommage pour qu'il m'en doive de la reconnaissance. La nature ne doit rien à l'homme, et l'homme lui doit jusqu'au sentiment même qui la lui fait comprendre, peindre et aimer ! (*Marques d'assentiment.*)

D'ailleurs, je me plais à le dire, même en ce genre, je dois beaucoup à cette Académie modeste qui accueillit mes premiers essais, qui est composée tout entière de nos compatriotes, et où j'ai le bonheur de compter encore autant d'émules que d'amis !

Mais plus tard, Messieurs, c'est encore vous qui m'avez ouvert quatre fois les portes de nos conseils législatifs. Vous venez de me commander de nouveau de vous y représenter avec une majorité plus forte que jamais. Laissez-moi vous en remercier, non pour les fonctions toujours pénibles, mais pour l'honneur qui grandit à chaque renouvellement de votre mandat! (*On applaudit.*)

Messieurs, de longues années passées hors de France dans les fonctions diplomatiques, de grands voyages, des absences fréquentes de la patrie n'avaient point affaibli en moi ce patriotisme de famille, première condition de l'homme qui se dévoue aux intérêts publics. Les voyages, les absences ne détruisent pas le patriotisme ; ils l'élargissent. Je dirai plus, c'est une des conditions les plus essentielles à l'homme qui veut s'élever à une véritable philosophie sociale dans les temps de révolutions, que d'avoir vécu souvent et longtemps hors de sa patrie. Il échappe par là à ces liens des partis, à ces enrôlements des opinions, à ces frottements irritants, à ces colères, à ces enthousiasmes du moment, qui aigrissent le cœur, faussent l'esprit, rapetissent les intelligences. Quand il revient dans son pays, il y rentre homme neuf et libre, avec l'indépendance de la raison et l'impartialité de la distance. Il comprend mieux les mouvements de la société, précisément parce qu'il les a vus de haut et de loin. Ce n'est jamais dans la mêlée que l'on saisit le mieux le plan de la bataille, et que l'on peut prophétiser la défaite ou la victoire des combattants. Oui, c'est peut-être à ces éloignements prolongés où j'ai vécu de la France que je dois de la mieux comprendre et de la mieux aimer. La France, comme toutes les grandes choses, a besoin d'être vue de loin. Il lui faut le piédestal de la distance et du temps. C'est de là, Messieurs, que j'ai appris à mieux admirer ce grand rôle d'initiation et de rénovation que la Providence semble lui avoir réservé entre tous les peuples modernes. C'est de là que j'ai appris à ne rien craindre et à ne jamais désespérer pour elle. C'est de là que j'ai rapporté cette po-

litique calme comme une philosophie, fervente comme une religion, patiente comme une certitude, qui s'élève au-dessus d'un étroit et jaloux patriotisme, par le patriotisme de l'humanité qui embrasse tous les partis, toutes les nations dans un même amour, et qui, plaçant son but plus haut, dans le perfectionnement indéfini des sociétés, ne se déconcerte ni des lenteurs de la marche, ni des faux pas du genre humain, sûre d'arriver à son terme parce qu'elle conduit l'homme et qu'elle le mène à Dieu. (*Vifs et nombreux applaudissements.*)

Messieurs, votre assentiment me le prouve, cette philosophie politique est la vôtre. C'est en son nom que nous sommes réunis aujourd'hui. C'est cette pensée qui nous permet de nous associer tous, des différents points d'opinions peut-être divergentes, dans le but commun d'honorer, de servir, d'agrandir notre commune patrie.

Et c'est là aussi, permettez-moi de vous le dire, c'est là la plus douce partie de la vie d'un homme public. Si l'homme politique a des devoirs bien pénibles, s'il lui faut trop souvent s'armer de stoïcisme et d'impassibilité contre sa propre sensibilité, résister quand il voudrait complaire, combattre quand il voudrait embrasser, et, comme dans un combat de nuit, recevoir souvent les coups de feu des opinions qu'il sert et qui le méconnaissent, il y a quelque chose qui le dédommage : c'est de descendre, au milieu de ses concitoyens, à cette politique de bienfaisance, à cette action pour ainsi dire toute locale, toute domestique, où l'on s'entend sur des intérêts réels, au lieu de se disputer sur des systèmes douteux, où la reconnaissance précède le bienfait, et où tout le monde est d'accord, parce que le bien est immédiat et les avantages évidents.

Voilà, Messieurs, notre pensée d'aujourd'hui ; je la saisis dans les paroles de votre premier administrateur ; voilà notre pensée dominante de tous les moments. Je viens m'y associer tout entier. Elle est trop belle, trop désintéressée, trop sainte, pour qu'elle ne s'accomplisse pas. Et comment

ne s'accomplirait-elle pas avec le concours de tant d'hommes de bien, qui de l'affaire de tous ont fait ici leur affaire personnelle ! Je ne veux blesser la modestie de personne, mais il est permis d'être fier pour tous d'un pays qui, sur une population si restreinte, peut s'enorgueillir de tant de dévouements au bien public. Vous faut-il un premier citoyen pour personnifier la ville ? Il se présente un honorable magistrat qui décime ses heures laborieuses pour vous les donner, et qui, à travers des années difficiles de révolution, de troubles, de finances obérées, conduit votre population au calme et vos budgets à l'équilibre. Vous faut-il des conseillers municipaux pour éclairer et promouvoir les améliorations de tout genre ? L'élection trouve des hommes qui vous apportent généreusement, de toutes les professions sociales, un zèle égal et des spécialités utiles. Vos hospices, vos écoles, vos indigents ont-ils besoin de surveillance, d'inspection, de secours ? Médecins, hommes de science, hommes de miséricorde, hommes de religion, se prodiguent aux nécessités publiques. Les femmes mêmes se dévouent à ce patriotisme qui se transforme chez elles en charité, qui reconnaît tous les infortunés pour compatriotes et qui place son ambition dans le ciel. Oui, dans ce noble pays, Messieurs, ce sont les œuvres qui manquent aux hommes, et non pas les hommes qui manquent aux œuvres. Elles ne manqueront pas longtemps, Messieurs. Oui, le gouvernement comprendra que là où se manifeste une telle intensité de vie locale, il faut enfin multiplier les moyens d'action. C'est ma seule mission à moi d'appeler son attention et celle des Chambres sur nos intérêts. Nous serons entendus. Déjà nous l'avons été. Déjà notre fleuve reçoit dans son sein des millions pour améliorer sa navigation. Déjà nos routes vont se renouer à des départements altérés de nos produits. Déjà on dessine notre chemin de fer à travers nos montagnes ; il dépendra de nous de le faire incliner vers nos vignobles par une forte souscription départementale. Vos hospices vont s'ouvrir plus largement

aux misères du corps et de l'intelligence par un vaste établissement d'aliénés dans notre voisinage, à Cluny. Vos prisons vont se transformer en maisons pénitentiaires réclamées par la sécurité publique autant que par la religion et par la moralité du temps. Vos écoles gratuites sont dotées tous les jours de plus en plus par l'État et par la générosité privée. Vous restaurez vos monuments anciens. Votre Académie ouvre sa bibliothèque agrandie aux veilles de votre jeunesse studieuse. Un seul grand établissement d'instruction transcendante manquait encore au système complet de vos établissements municipaux. Un ministre, dont le nom doit nous rester cher, nous l'a promis. Un autre ministre voudra-t-il répudier la promesse d'un gouvernement et la reconnaissance de tout un pays ? Non, sans doute ! Une œuvre semblable promise et commencée est une œuvre presque accomplie. Vous avez placé la première pierre par le vote généreux et intelligent de votre dernier conseil municipal ; quant à moi, c'est le monument vivant que je voudrais élever à mon souvenir dans ma patrie.

On a injustement interprété, Messieurs, les intentions du ministre et les miennes dans cette négociation. On a vu, de sa part et de la mienne, une misérable manœuvre électorale, un subterfuge politique dans la promesse d'un collège royal à Mâcon. Je vous jure que cela est indigne également du ministre et de moi. Voulez-vous savoir la vérité ? Je ne voulais pas obtenir un collège royal pour être député de Mâcon, mais je voulais être député de Mâcon pour obtenir un collège royal à mon pays. Voilà ma vraie pensée. Vous la comprenez tous. Vous n'avez jamais prêté de crédit à ces misérables soupçons. Vous savez que ce n'est pas en déconsidérant son mandataire qu'on fortifie son mandat. Vous vous souviendrez que l'influence, le crédit de l'homme de votre confiance au dehors s'augmentent de toute l'estime et de toute l'affection que vous lui montrez ici. Notre honneur, c'est votre force à tous ! Contre les rivalités qui veulent vous désunir pour vous envahir plus aisément

après, tenons-nous serrés. Montrons-nous une considération mutuelle. Le député n'a que la force de ses commettants. Je ne vous l'ai demandée que pour l'employer à votre usage. (*Vive approbation.*)

Ainsi, Messieurs, s'accomplira notre tâche patriotique. Et quand nous sortirons, moi des affaires publiques, vous des affaires de la cité, nous laisserons à nos successeurs notre ville plus grande, plus prospère, plus riche, plus illustrée, puisqu'on s'est servi de ce mot, plus policée que nous ne l'avons reçue de nos pères. Si nos noms modestes sont inconnus partout ailleurs, nos enfants, nos neveux, les retrouveront avec reconnaissance dans le registre de nos bonnes œuvres municipales; et comme ces médailles enfouies dans les fondations obscures de l'édifice, nous enfermerons nos humbles mémoires dans le souvenir de nos concitoyens et dans le peu de bien que nous aurons fait! (*Unanimes applaudissements.*)

Je réponds donc au toast de M. le Maire par un autre qui aura l'unanimité parmi vous :

« A la ville de Mâcon ! à ses magistrats, à son conseil municipal, à ses habitants, à ses dames de charité ! A l'union de tous ses citoyens de toutes les professions, de toutes les opinions, dans la seule pensée, dans le seul but du bien public et de l'amélioration locale ! Aimons notre patrie, Messieurs, une patrie qui sait inspirer de tels dévouements, qui sait décerner de telles récompenses à ses enfants ! Aimons la ville qui nous a vus naître, et, pour l'aimer davantage, voyons-la en ce moment tout entière dans cette réunion cordiale de compatriotes et d'amis ! (*Applaudissements unanimes et réitérés.*)

XII

INTERPELLATIONS MINISTÉRIELLES

(REPOSE A M. GUIZOT)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Séance du 23 avril 1839.

Un ministère intérimaire, sous la présidence du duc de Montebello, fut chargé d'ouvrir la session. Dans la nouvelle Chambre, des interpellations eurent lieu sur les négociations relatives à la composition d'un cabinet définitif. M. de Lamartine s'attacha à caractériser la ligne de conduite qu'avaient à suivre les 221 dont il avait fait partie. Considérant le malaise et la perturbation que la lutte du pouvoir et de la coalition avait jetés dans l'industrie, il envisageait les difficultés du régime représentatif dans l'état du pays, en présentant les périls, mais les conjurait en appelant la formation d'un ministère qui rallierait une majorité en dehors des questions politiques, sur le terrain des affaires, dans le programme des développements moraux et matériels de la richesse publique, toujours ajournés, de plus en plus pressants.

MESSIEURS,

Si quelque chose pouvait donner au pays l'espérance de voir sortir de ces interpellations la majorité et le cabinet que nous appelons de tous nos désirs, le ton de décence, de modération, de convenance parfaite qui a empreint hier